

Les mémoires de PAUL CHABBERT né à Sales en 1922

Les souvenirs de ses 20 ans pendant la guerre de 1939/45

Mes parents Jacques et Cécile CHABBERT m'ont prénommé Paul à ma naissance le 1^{er} mars 1922 au hameau de SALES commune de LACABAREDE.

Je suis arrivé dans une famille composée de ma grand-mère Julie COMBES et de ma tante Berthe COMBES, sœur de ma mère (ma marraine). Mon frère est venu nous rejoindre en juillet 1925. On l'a appelé Edmond.

Mes parents travaillaient à la ferme, ils élevaient des vaches laitières et chaque matin, donnaient le lait à mon oncle Eloi CHABBERT (de CALVET) qui le distribuait dans les villages voisins du canton d'OLONZAC.

Je suis allé à l'école de SALES, une école qui n'existe plus depuis longtemps (\pm 1960). J'ai passé mon CEP avec succès et mon père pour me récompenser a acheté un vélomoteur qui nous servait à tous trois, mon père, mon frère et moi, car nous n'avions qu'un vélo. C'est pour l'occasion que je suis allé coucher en « prison » !!! En effet, pour être à l'heure de bon matin pour l'examen, l'institutrice, qui avait un frère gendarme à Saint Amans, lui a demandé de me trouver un lit au plus près du lieu d'examen !!!

La vie était rude, on travaillait beaucoup, mais, pendant la guerre on n'a pas connu les restrictions : ce qu'on ne trouvait pas avec les tickets d'alimentation, on le trouvait souvent avec un morceau de jambon ou de lard.

Nous avons même aidé beaucoup de gens qui manquaient de tout, et quand nous arrachions les pommes de terre, les gens venaient nous les acheter dans le champ.

La jeunesse s'est passée très normalement, le train-train quotidien. On se réunissait entre nous, à la chasse, l'hiver, et par tous les temps.

Au début septembre 1939, Marie (nièce de ma mère) et son mari Gaston DHOMPS sont venus pour passer un dimanche chez nous. Ils sont arrivés avec une 302 toute neuve, Gaston me l'a fait admirer et m'a dit : « - tu ne voudrais pas l'essayer ? Allons dans un pré et tu prendras le volant et les pédales ». C'est comme ça que j'ai conduit un peu pour la première fois.

Nous sommes retournés à la maison, il m'a dit : « si tu veux, tu peux venir à TRAUSSE (il avait un magasin où il vendait tout pour la viticulture, et un camion pour aller livrer les clients) tu travailleras avec le chauffeur : quand vous livrerez, il t'apprendra à conduire et puis, le reste du temps, au magasin. Je t'inscrirai à l'auto-école de CARCASSONNE pour passer le permis le plus tôt possible ». Si j'étais d'accord ? Oui, plutôt 2 fois surtout qu'ils me payaient mon travail et tout de suite !! Mes parents ont accepté.

Après cette visite, je suis parti bien vite à TRAUSSE, je logeais chez Marie et Gaston et je partais tous les jours avec le chauffeur pour qu'il m'apprenne à conduire : je reculais, j'avancais, je manœuvrais de plus en plus, même sur la route tout en allant à CARCASSONNE prendre des leçons de conduite. Je travaillais donc et en plus du logement et des repas je touchais 1000

francs, somme rondelette. Entre fin septembre et le 1^{er} Mars 1940, pour mes 18 ans j'ai eu mon permis tourisme. Chose très rare pour l'époque.

A partir de ce moment-là, je conduisais une camionnette Renault de 3 tonnes et, avec un second ouvrier, j'allais chercher ce qu'il fallait au dépôt, je livrais les clients et pendant ce temps le camion était libre pour faire des transports ailleurs, il ne chômait pas.

J'étais très bien, mais ça n'a pas duré longtemps car mon oncle Eloi, -CHABBERT, époux de Marthe CHABBERT sœur de mon père, de Calvet- qui faisait le ramassage du lait, a été mobilisé, et comme il n'y avait personne pour le remplacer, ils m'ont demandé si je pouvais le faire. J'ai demandé à Gaston ce qu'il en pensait. C'est lui-même qui m'a dit que je ne pouvais pas faire autrement, que lui trouverait un autre chauffeur, et pour moi, c'était une obligation familiale à ne pas laisser passer.

Mes parents ont acheté une camionnette et j'ai fait la tournée du lait, d'abord tout seul du 1^{er} mars 1940 au mois de juillet. Mon oncle a été libéré peu après l'Armistice, là nous avons continué une semaine chacun jusqu'à ce que je parte aux Chantiers de Jeunesse. (Ça ressemblait un peu à l'armée mais nous n'avions pas d'armes. La même organisation, incorporation, piqûres, le drapeau, les responsables étaient les mêmes. Seuls les grades avaient changé ils s'appelaient chef de Groupement, chef de Groupe, chef d'Equipe et ils se sont sabordés dès que les Allemands ont occupé la zone libre en brûlant les baraquements en planches du moins chez nous.) Pendant ma période de Chantier, ma tante Berthe et ma grand-mère Julie sont décédées toutes deux à quelques mois d'intervalle. J'ai été libéré des Chantiers de Jeunesse le 30 septembre 1942. J'ai repris ma tournée de ramassage du lait avec mon oncle mais pas pour bien longtemps.

Le 1^{er} mars 1943, ceux qui avaient 3 mois de plus que moi, ont reçu une convocation pour aller travailler en Allemagne, dans le cadre du STO (Service du Travail Obligatoire). Mais, au moment du départ, la population de MAZAMET renforcée par celle de SAINT AMANS et de LABASTIDE a envahi les voies ferrées et a empêché le départ du train. Cela n'a duré que peu de temps, les gendarmes sont arrivés très vite, les gens qui étaient sur la voie se sont dispersés, le train est parti mais quelques appelés en ont profité pour s'éclipser dans la nature. C'est à partir de ce moment que s'est créé un mouvement de Résistants à LABASTIDE. Le Docteur GAUCH, le pharmacien BONHORE et HOULES le boucher ont été les tout premiers avec quelques autres moins connus.

Quant à moi, j'ai reçu la convocation pour le STO en Allemagne le 19 juin 1943 ainsi que mon copain d'enfance Irénée HORTALA. Les nouveaux dirigeants de LABASTIDE ont demandé à nous rencontrer et nous ont confortés dans notre décision de ne pas partir, de nous camoufler par nous-même, ils nous aideraient par tous les moyens. Ils nous ont fourni une fausse carte d'identité et des tickets de ravitaillement. Par contre, ils avaient un service à nous demander : prendre avec nous deux bastidiens : Jean SEGUI et René SENEGAS pour quelque temps. C'est comme ça que le 19 juin, nous sommes partis nous cacher

dans un grand bois entre SALES et à mi-chemin d'ALBINE. On nous ravitaillait dans un poulailler de FARAL. Nous avons construit une cabane, et comme c'était le printemps, nous étions bien cachés. Puis nous avons pris avec nous Pierre CHABBERT (le frère de Marcelle de Ferrals Les Montagnes) et Pierre SYLVESTRE (de CAUNES qui fréquentait Ginette COMBES de CITOU, fille de Louis COMBES un grand résistant).

Mes parents ont eu la visite des gendarmes qui ont fait une enquête, sans plus (leur boulot) et à partir de ce moment-là nous étions recherchés comme réfractaires au STO. Si nous étions pris, nous serions envoyés en Allemagne sous bonne escorte et ceux qui nous hébergeaient seraient punis aussi. Heureusement, nous n'avons jamais été inquiétés sérieusement, du moins par les gendarmes.

Nous avons passé 6 mois à 6 dans cette cachette, nous avions 21 ans et tout s'est très bien passé pendant cette période.

Au mois de septembre 1943, les dirigeants de LABASTIDE ont demandé à nous rencontrer pour nous expliquer que le gouvernement de VICHY proposait à tous les réfractaires de régulariser leur situation, s'ils travaillaient pour une entreprise travaillant pour les Allemands (de gré ou de force) avec l'agrément du STO.

Pour cela, il y avait une entreprise forestière au SOULIER qui remplissait ces conditions et pouvait nous embaucher tous. Un camion nous prendrait le lundi à 7 heures ½ et nous amènerait sur le chantier au lieu-dit VERGOUGNAC. C'était une ancienne ferme où nous serions logés et nourris toute la semaine, le camion nous ramènerait le samedi après-midi à LABASTIDE. Et, après cela, ni nous, ni nos parents ne seraient plus inquiétés.

Nous avons donc accepté, les dirigeants nous ont fait faire un contrat d'embauche à chacun pour la Société de VERGOUGNAC. Le camion nous a conduits de LABASTIDE à la sous-préfecture de CASTRES pour valider ce contrat. Après cette validation, nous ne serions plus inquiétés par la gendarmerie. Certains même en sortant de là, ont fait la fête à CASTRES, tellement tous étaient heureux d'avoir retrouvé ce qu'on avait perdu : la liberté. Malheureusement, ça n'a pas duré toujours, les Allemands ont envahi la zone libre et ça a été fini. La société de VERGOUGNAC n'a plus existé et ceux qui l'occupaient ont rejoint les maquis qui s'étaient formés un peu partout. C'est comme ça que GAUBIL et HOULES avec qui nous avons passé 4 mois à VERGOUGNAC étaient venus au maquis de Beau Soleil pour leur malheur.

Dans le mois de décembre, j'ai vu Gaston DHOMPS qui m'a expliqué qu'avec son camion au gazogène, il travaillait un jour par semaine pour l'organisation allemande qui faisait des fortifications tout au bord de la méditerranée (les blockhaus de SAINT PIERRE SUR MER), qu'il leur apportait le matériel nécessaire et que de ce fait il avait l'agrément STO. Si nous voulions Irénée HORTALA et moi pouvions demander la mutation pour aller couper du bois chez lui, au PRINCE. Il nous a fait tous les papiers que nous avons dû porter à BEZIERS (à vélo, nous faisant tirer par un camion qui montait le col de RODEMOULS à 5 km/h) au siège de l'Entreprise Forestière, pour les faire

transférer. C'est ce que nous avons fait et à partir du 1^{er} janvier 1944, nous avons travaillé au PRINCE, au forfait, donc nous allions au travail et remplissions notre contrat sans aucune autre contrainte. Et j'ai continué dans les mêmes conditions jusqu'au printemps 1945.

Le 15 juin 1944, à 4 heures du matin, un groupe d'Allemands est venu au col de Serrières et a investi les deux maisons. Rapidement, ICHE et VALIERE ont été obligés de les suivre pour aller à Bel Soleil rendre une petite visite au maquis. Les jeunes ont été surpris, mais beaucoup ont réussi à s'enfuir. Deux ont été pris : GAUBIL et HOULES qu'ils ont ramenés vers le col de Serrières après avoir brûlé la ferme de Bel Soleil, et 1 km avant d'arriver ils les ont fusillés. Ils avaient tous les deux 23 ans, et ils ont aussi fusillé le fils ICHE 25 ans et VALIERE 43 ans. Puis, ils ont tué toutes les vaches, brûlé les maisons, et, juste avant de partir, à la toute dernière minute, ils ont violé et tué Mme ICHE. Pourquoi tant de haine et de méchanceté contre Mme ICHE qui était sans défense et qui aurait pu être leur mère ? Quant au fils ICHE, le destin... il avait fait la guerre, prisonnier en Allemagne, évadé en prenant tous les risques, il a trouvé la mort chez lui, fusillé par les Allemands.

L'attaque contre le maquis avait eu lieu sur dénonciation d'un homme des VERRERIES, et de l'adjudant de gendarmerie de SAINT PONS. Tous deux ont été fusillés à leur tour par le maquis un peu plus tard. L'homme des VERRERIES a été conduit dans le bois puis fusillé. L'adjudant de gendarmerie de Saint Pons dans la cour de sa gendarmerie.

Les Allemands sont repartis le soir même après leurs exploits, et pour peu de temps, plus de maquis en vue dans la région. Nous sentant un peu tranquilles, j'ai remis mon vélomoteur en état de marche.

Ce répit a été de courte durée, un autre maquis s'est formé au FOURNAS, un petit hameau à 2 km de SALES. Il s'était installé dans une vieille maison inhabitée appartenant à André SENEGAS et un peu isolée des autres. Les maquisards avaient une voiture et quelques mitraillettes et faisaient « les durs », allaient facilement à ALBINE, SAINT AMANS ou LABASTIDE. Ils faisaient tout leur possible pour parler avec les gens, surtout les jeunes et cherchaient à retrouver des responsables du coin pour entrer en contact et réunir leurs forces. Plus nous serons unis, plus nous serons forts le moment venu. A ce moment, nous travaillions tous pour rentrer les foin dans les près en face de la route qui va à ALBINE, et chaque jour, matin et soir nous voyions passer la voiture, aller et venir, glaces baissées, tenant les mitraillettes à la portière, prêts à tirer. Nous disions que si par malheur ils rencontraient des Allemands, ils seraient tous tués sans même pouvoir se défendre.

Certainement le 7 août, toujours dans ces près, vers 3 heures de l'après-midi, ce sont les Allemands que nous avons vu monter d'ALBINE, ils étaient nombreux 50, 60 même, peut-être plus, casqués, les armes à la main sur les camions prêts à tirer dans toutes les directions. Il y avait des véhicules légers tout terrain avec fusils mitrailleurs et peut-être même des mitrailleuses. C'était impressionnant. On a bien compris que là où ils se rendaient, ce serait très grave. Quelques minutes après, nous en avons vu qui arrivaient à SALES, mais ils nous

paraissaient bien moins nombreux, bien moins d'engins légers et surtout nous n'avons vu qu'un seul camion. Nous avons eu l'explication plus tard. Quand la route venant d'ALBINE arrive au croisement de BIROU qui entre dans la route nationale CARCASSONNE-BEDARIEUX, ils se sont divisés, un gros tiers est allé à LESPINASSIERE, d'autres sont allés directement au Fournas attaquer le maquis et les autres sont allés à SALES.

Pour ceux qui sont allés attaquer LE FOURNAS, ils étaient très bien renseignés. Ils n'ont pas pris le chemin qui va au FOURNAS, mais à une ferme qui n'est pas très loin et se sont arrêtés, cachés par les arbres. Ils ont laissé leurs camions et les voitures légères, sont partis à pied, ont encerclé la maison isolée et quand ils ont été prêts, ont investi la maison en quelques secondes. Les maquisards ne s'attendaient pas à une attaque, surtout en fin d'après-midi et se sont rendus sans aucune résistance. Les Allemands les ont désarmés puis les ont conduits au camion pour les amener à ALBINE. Quelques allemands sont restés pour brûler la maison. Tous les maquisards n'étaient pas là, heureusement.

A ALBINE, le dépôt où il y avait beaucoup d'engins et de personnel, était l'usine de Pelage. Les officiers logeaient au château de la Ribaute. Dès leur arrivée, ils ont remis les prisonniers à ceux qui devaient les contrôler, mais en fait, c'était à ceux qui allaient les torturer pendant trois jours et les fusiller le matin de leur départ après leur avoir fait creuser la fosse où ils allaient être enterrés.

Le 9 août, les Allemands de SALES sont partis comme chaque jour pour traquer le maquis. Dans le secteur qui va du FOURNAS à LABASTIDE, ils sont passés dans toutes les fermes abandonnées BESOIN, Les CLOTES, Le GABACH, et là, ils ont brûlé la maison et tué un homme. Puis, à LABASTIDE ils ont brûlé la boulangerie pâtisserie BONIFACE au motif qu'ils ravitaillaient le maquis. Le maire et les notables ont demandé à voir l'officier responsable pour essayer de le faire changer d'idée. Cet officier les aurait reçus poliment, mais il était obligé de brûler la boulangerie et c'est au cours de la discussion, qu'il leur a permis de protéger l'habitation. Les pompiers sont venus tout de suite et l'officier aurait même exigé qu'il y ait des gens de LABASTIDE pour qu'ils puissent se rendre compte de ce qu'on faisait à ceux qui aidaient le maquis. Les Allemands ont mis le feu, ont fait sauter la vitrine, les pompiers ont préservé l'habitation et les maisons environnantes, et éteint rapidement le feu. Seule la boulangerie avait brûlé et c'était suffisant pour l'officier. Quant aux Bastidiens, ils sauraient ce qui arrive à ceux qui soutiennent le maquis. Pour LABASTIDE c'était un moindre mal, ça aurait pu être bien pire.

Mais, 2 personnes qui étaient là ont remarqué un Allemand, qui n'avait pas d'arme. Ils l'ont bien regardé car ils avaient déjà vu cette personne quelque part. Ce n'est que quand ils ont appris qu'un maquisard les accompagnait qu'ils ont réfléchi et pensé qu'ils avaient vu la semaine précédente cette personne chez le boulanger prenant du pain pour le maquis. A partir de là, on peut supposer (tout est permis) qu'il avait donné le FOURNAS ? Le boulanger ? Il ne se doutait certainement pas s'être jeté dans la gueule du loup à LABASTIDE.

Le 7 août, la chouette de paix.

Quand mes parents sont rentrés chez eux, ils ont trouvé les portes ouvertes, la maison occupée par des Allemands qui l'avaient fouillée de la cave au grenier. Il n'y avait pas d'arme, heureusement. D'autres Allemands étaient installés dans 2 de nos hangars et ont couché dans le foin. Quelques autres étaient logés à l'école et l'officier responsable avec sa suite, au presbytère.

Chez mes parents, ils étaient toujours 5 ou 6 à cohabiter dans la maison, ils rentraient et sortaient à tout moment de jour comme de nuit. Mais, si par malheur, de nuit, ils entendaient un avion, ils bondissaient dehors en hurlant « parachutage terroriste ». Quand ils ont investi notre maison en faisant sauter les serrures, ils pensaient bien trouver des armes. Ils ont même ratissé un grenier à grains où ma mère se servait pour soigner les poules et les cochons, grand de 2 m de long sur 1m de large et 1m de hauteur et aux $\frac{3}{4}$ plein. Heureusement, il n'y avait aucune arme. Ils ont quand même pris toutes les bouteilles bouchées de la cave qu'ils ont bues, et le jambon qu'ils ont mangé, puis le vélomoteur. Le lendemain, mon père est allé trouver l'officier pour lui demander s'il pouvait lui rendre son vélomoteur car c'était son seul moyen pour se déplacer. A ce moment l'officier s'est levé d'un bond est allé vers lui en hurlant : « si je vous disais qu'il y a moins de 8 jours un terroriste le conduisait ! Sortez, et que je ne vous revoie plus. Vous avez compris ? » Mon père avait tout très bien compris et en peu de mots. Il a dit en arrivant à la maison « ils peuvent me prendre une vache, même toutes les vaches, je n'irai pas réclamer. Il sait tout, il sait que mon fils est un maquisard, et malgré sa grosse colère il a pris la meilleure décision pour moi en m'ordonnant de sortir ». A partir de là, tout s'explique, la maison ouverte, fouillée, la prise du vélomoteur, nous avons été donnés par quelqu'un. Bien qu'en règle avec le travail obligatoire à VERGOUGNAC, les allemands me considéraient toujours comme un terroriste.

Mais, quand même, sans l'épisode du vélomoteur, nous n'aurions jamais pensé à ça, car les Allemands qui étaient dans la maison n'ont jamais agressé personne. Encombrants, mais corrects. Mais, la présence de Paulette AMEN -nièce de ma mère née le 21-01-1929 - et de Jeanne (la petite bonne) posait un problème car les allemands les trouvaient jolies, ma mère a envoyé Paulette à ALBINE chez son tuteur et la petite bonne chez ses parents qui étaient bûcherons au PRINCE.

Quant à moi, je suis parti en même temps que mes parents du champ, mais je suis allé à CANTIGNERGUES dans une baraque de berger où je suis resté une paire de jours, vu l'importance du nombre des Allemands que nous avons vu passer.

Mais le lendemain, le 8 août, dans l'après-midi, les soldats sont allés visiter toutes les maisons de TINTAINE, MOUSSOU, FEDOU... et ils ont continué vers MANCES. C'est là qu'ils ont tiré au fusil sur les cousins, dont Célestin LAPEYRE de MANCES. Ils étaient dans un champ en train de faire les foins et quand ils ont vu arriver le camion et les voitures allemands, ils se sont sauvés vers le talus. Les soldats ont tiré sans les atteindre, mais ils ne les ont pas poursuivis (ils les ont épargnés). Moi qui étais à CANTIGNERGUES en face (à

vol d'oiseau) à 3 km au plus, j'ai entendu ces détonations et j'ai pensé qu'ils étaient très proches tellement le claquement était sec et puissant. J'ai passé un mauvais moment ne sachant que faire, mais une chose était claire, je ne pouvais pas rester là, ni remonter. N'ayant pas vu de fumée dans la montagne d'où étaient partis les coups de feu, j'en avais conclu qu'ils n'avaient pas brûlé de ferme. Où étaient allés les soldats après MANCES ? Vers LA PODE ? Vers FERRALS ? Vers SAINT JULIEN ?

J'ai donc décidé d'aller à FELINES pour demander l'asile pour un jour au cousin RABOU le boucher (père de Roger alors en Allemagne). Il a accepté de me cacher mais pas à la boucherie. C'était trop risqué. Dans une dépendance à l'autre bout du village et là, à condition de ne pas sortir, je ne risquerais rien et ne le mettrais pas en danger.

Le lendemain matin, il allait faire sa tournée avec sa camionnette pour vendre sa viande, et, en revenant, il me renseignerait sur ce qui c'était passé hier. Le téléphone arabe marchait bien.

Il m'a donc appris que les soldats avaient brûlé LE FOURNAS. Quant au sort de maquisards, il n'en savait rien. Il savait que les Allemands avaient visité toutes les fermes, qu'à MANCES ils avaient tiré sur Célestin LAPEYRE sans l'atteindre, puis avaient continué sur CASSAGNOLES pour finir par FERRALS, et qu'ils n'avaient tué personne. Puis je suis resté à LA LIVINIÈRE sans sortir. C'était le 10 août, jour où les Allemands brûlaient la boulangerie de LABASTIDE.

Le 11 août, ils visitaient les fermes du côté d'ALBINE, et c'est le 12 au matin, (qu'ils) que les allemands sont partis tous ceux de LESPINASSIÈRE, ceux de SALES et même ceux d'ALBINE après avoir assassiné les maquisards du FOURNAS. Je n'ai pas encore parlé de l'équipe de LESPINASSIÈRE qui a passé toutes les fermes du PIC DE NORE à CITOU. Je sais qu'ils ont brûlé une maison à CASTAN et tué un homme au LYNA.

Mais surtout, ce que je sais, c'est que le 9 août, l'équipe de LESPINASSIÈRE qui montait d'ALBINE a encerclé l'auberge de BIROU, a visité toutes les pièces et a contrôlé tout le monde, après les avoir fouillés en arrivant pour voir s'ils n'étaient pas armés. Ils ont relâché tout le monde sauf un qui était employé chez Bourguet et qui avait une vraie-fausse carte d'identité. En réalité, il s'appelait LEVY et était un des responsables du maquis. Ils l'ont pris à LESPINASSIÈRE en partant et l'ont attaché tout un jour à un arbre en face de l'école où ils avaient leur quartier général. Ils l'ont fusillé le matin, juste avant leur départ exactement comme à ALBINE le 12 août.

Le 15 août, les Allemands avaient mis des affiches à ALBINE disant qu'ils allaient faire une grande fête et qu'ils « invitaient » toutes les femmes à y assister. Heureusement, ils sont partis le 12 août. Nous avons appris leur départ à LA LIVINIÈRE. Je suis allé à SALES, ces 4 ou 5 jours passés avaient paru être longs comme plusieurs mois.

Nous nous sommes retrouvés tous les quatre, vivants, en bonne santé et dans notre maison intacte : ce moment a été très fort, on ne peut pas le décrire. Puis le petit train-train de la ferme qui avait obligé à soigner les bêtes pendant

l'occupation, a continué, et dans le fond, nous a aidés à oublier un peu. J'ai revu tous les voisins, et on était finalement assez heureux. Un petit grain de sable quelque part, et le pire n'aurait pas pu être évité.

Pendant ce temps, les Alliés avaient débarqué en Normandie le 6 juin 1944 avec une force exceptionnelle. Anglais, américains, canadiens et quelques régiments français. Les FFI leur fournissaient de précieux renseignements et au besoin leur faisaient sauter quelques ponts. L'aviation anglaise qui avait détruit toute l'industrie allemande et la puissance de feu des canons américains, ont eu de sérieuses pertes au début, mais ont réussi le débarquement, et avançaient rapidement vers PARIS.

Nous écoutions les informations tous les jours à la radio, et les Allemands partis d'ALBINE nous pensions que c'était fini. Mais le 15 août, en écoutant les nouvelles à la radio, nous avons eu la surprise d'apprendre que les alliés avaient débarqué sur la côte méditerranéenne. Les forces américaines, anglaises et Coloniales aidées par les FFI qui leur ont fourni de précieux renseignements sur les endroits stratégiques et qui, au besoin, faisait sauter les ponts, les voies ferrées ont aidé à préparer ce débarquement dans les meilleures conditions possibles. Les avions anglais, américains et les canons de marine ont particulièrement bien « arrosé » les défenses allemandes qui n'ont pas résisté (comme ils le) contrairement à ce qu'ils prévoyaient. Les alliés ont eu quelques pertes, mais ont obtenu un véritable succès et dans peu de jours ont libéré TOULON, MARSEILLE et ont continué à avancer rapidement. Les Allemands n'avaient plus d'aviation pour les soutenir, et trop de fronts à défendre en même temps : le front de Russie, de l'Atlantique, de l'Italie et maintenant en plus, celui de la Méditerranée. Ça faisait réellement beaucoup.

Le 20 août, nous avons appris que Louis COMBES de CITOU était mort, et qu'on l'enterrait le 21 à 9 heures 30. Mon père a décidé d'aller à la sépulture. Le 21 au matin, il est parti en vélo, à 8 heures de façon à être un peu en avance. Dès qu'il a fait quelques kilomètres sur la nationale il a croisé des chars allemands qui n'ont pas fait cas de lui, mais un camion de soldats l'a arrêté, fouillé pour voir s'il n'avait pas d'armes. Un soldat lui a pris le vélo et lui a dit de repartir, qu'il n'avait rien à faire sur la route et lui a fait signe qu'il y avait un petit chemin et « surtout vous avez compris ? » Il avait très bien compris une fois de plus, et 1 heure après, il était de retour à pied bien sûr, et pas par la route. Quelques jours plus tard, nous avons reçu une lettre du curé d'OLARGUES (après SAINT PONS Hérault) qui avait récupéré notre vélo et qu'il l'avait remis à la mairie qui le tenait à notre disposition. Nous sommes allés le chercher avec mon frère, et dans la salle de la mairie, il y avait d'autres vélos, des fusils, des grenades, des casques, des munitions... (le tout abandonné par les Allemands qui ne pouvaient pas les emporter).

(C'est) C'était donc le 21 août que mon père avait essayé d'aller à l'enterrement de Louis COMBES à CITOU, et c'est plus tard que nous avons eu les explications de sa mort. Le 18 août, le responsable du maquis de CAUNES/CITOU avait reçu des renseignements lui disant qu'une division allemande venant du Lauragais avait pris la route vers CARCASSONNE et

qu'elle ne pouvait se rendre que vers MONTPELLIER. Le responsable lui demandait de se tenir prêt car il était possible qu'elle prenne la nationale bis, c'est à dire CARCASSONNE, CAUNES, CITOU, LESPINASSIERE, passer devant l'auberge de BIROU à 800 mètres de SALES, les VERRERIES DE MOUSSANS, COURNIU, SAINT PONS, OLARGUES BEDARIEUX et MONTPELLIER. (II) Le maquis avait ordre de les harceler à condition de prendre la fuite rapidement, couper de gros arbres sur la route, quelques tirs bien précis, mais surtout ne pas soutenir de combat car la division était trop puissante. Elle avait aussi la possibilité de prendre la nationale CARCASSONNE, NARBONNE, BEZIERS, MONTPELLIER, mais vu les dommages qu'elle subissait par l'aviation anglaise avec ses canons antiaériens chaque jour et même plusieurs fois par jour, elle ne pouvait absolument rien faire. Elle n'avait pas d'avions pour la défendre et elle ne prendrait pas la responsabilité d'emprunter cette nationale. Le chef du maquis a donc décidé de préparer ses troupes. C'est Louis COMBES de CITOU, son frère et quelques autres qui sont allés avec une camionnette chercher des armes qu'ils avaient cachées dans une grotte après un parachutage. C'est au retour à CAUNES avec la camionnette chargée qu'ils faisaient la distribution à chacun : un fusil et ses munitions. Mais au bout d'un moment, quand beaucoup avaient déjà leurs armes qu'un FFI qui tenait son fusil à l'horizontale a appuyé sur la détente. La balle est partie, a frotté très légèrement la ridelle du camion, cela ne l'a pas arrêté, mais elle est partie un peu déstabilisée, et quand elle a touché Louis COMBES à la cuisse elle a fait tellement de dégâts que le docteur qui se trouvait là, n'a rien pu faire. Il a perdu son sang dans quelques secondes, et son frère qui était à côté de lui, a été blessé par la même balle. Le docteur a arrêté l'hémorragie, on l'a porté tout de suite à CARCASSONNE, on l'a sauvé, mais il a été amputé de la jambe à hauteur de la cuisse.

C'est à la sépulture de Louis que mon père allait le 21 août, inutile de dire qu'elle n'a eu lieu que le lendemain, et dans la plus stricte intimité.

Ce 21 août, à partir de 7 heures du matin, la division allemande qui allait vers MONTPELLIER avait bien décidé de prendre la nationale bis comme le prévoyaient les responsables FFI. Les allemands commençaient à passer à CITOU et durant toute la journée sans discontinuer. C'était encore une très grande armée, plusieurs milliers de soldats, et, pour une armée qui avait déjà subi d'énormes pertes au moins au début, elle paraissait très puissante et organisée : des chars d'assaut capables d'enlever même un gros arbre, des soldats prêts à tirer à la moindre attaque des FFI, les ambulances, les canons antiaériens enfin, tout ce qu'il faut pour attaquer et se défendre. Elle n'a pas été attaquée par l'aviation, mais harcelée par les FFI. Elle est passée à 800 mètres de SALES. Nous l'avons bien entendue, et bien vue. Je m'étais posté dans un fourré, très bien caché et j'étais impressionné par tant de puissance, de matériel, et tant de soldats.

Le début de la matinée s'est bien passé, pas d'attaque FFI mais après GALINIER il y a eu quelques gros arbres qui barraient la route à plusieurs endroits. Avec leurs gros mastodontes, ils déplaçaient les troncs comme ils

voulaient, très vite, mais le but des FFI était de les retarder. Même s'ils ne mettaient que 5 minutes, c'était toute l'armée qui était retardée d'autant.

Les choses plus sérieuses ont commencé aux VERRERIES DE MOUSSANS. Là, les FFI de LABASTIDE ont choisi un endroit qui leur paraissait bien pour toucher leur cible. Tirer puis prendre la fuite. Les choses ne se sont pas passées comme ça, ce ne sont pas eux qui ont tiré sur les Allemands qui allaient passer devant eux, mais les Allemands qui étaient déjà passés, qui se sont retournés et ont attaqué les FFI. Et là, un vrai carnage, il y a eu 5 tués Alexandre HENRI, Emile BARTHES, Pierre CRESPO, Henri HOULES, Joseph MARIN, et BONHOURS le pharmacien de LABASTIDE a eu le bras arraché. Aucune perte du côté allemand.

Et la colonne allemande a continué comme si rien ne s'était passé, ils ont continué leur route et à CURNIOL qui est à 4 kilomètres, une voiture conduite par un gendarme, dans laquelle il y avait un commissaire de police et trois inspecteurs de police, est tombée dans un guet-apens. Ils ont été tués tous les cinq. Ils étaient en éclaireurs pour le maquis de LATOURETTE (toujours le 21 août).

Puis à SAINT PONS qui est à 5 Km de CURNIOL, les FFI étaient encore là.

Le 22 août, la colonne allemande continuait à passer, le matin elle était encore bien organisée, mais avait moins de véhicules, et les camions plus chargés en homme, ne se suivaient plus régulièrement. Entre chaque passage, un temps de 20 à 30 minutes, et le suivant était bien moins en état, et vers la fin de la matinée c'était pire. Il y avait des camions en panne tirés par des chevaux que les Allemands réquisitionnaient, des soldats avec des vélos qu'ils avaient pu trouver quelque part, et d'autres à pied.

C'est le 22 août, que le maquis CAUNES/CITOU a décidé d'attaquer une de ces petites colonnes. Il a pris la route forestière et a décidé de les devancer et de les attendre en face de LEBRAT (à 3km de SALES) là, il y avait un petit mamelon qui les cachait très bien, et surtout, après avoir vidé leurs chargeurs, ils pouvaient partir rapidement. Tout ne s'est pas passé comme prévu, et les Allemands ont tiré en même temps qu'eux. Il y a eu une bonne fusillade, des balles sont arrivées à SALES, une dans la porte d'entrée de la maison de M. GAZEL, à LEBRAT, mais personne n'a été touché. Deux vaches ont été blessées dans un champ en face de FEDOU. Les Allemands ont eu un soldat tué qu'on a enterré sur place provisoirement. Le responsable du maquis a pris ses papiers pour prévenir sa famille. Il a été rapatrié chez lui assez rapidement. (Le maquis de CITOU, a eu deux tués je crois mais je préfère ne pas l'affirmer car je ne me rappelle plus très bien). Les paysans du coin se sont rendus à FEDOU pour venir en aide au propriétaire des vaches blessées M. SOLIGON. Il n'y avait pas d'autre solution que de les abattre pour les empêcher de souffrir. C'est ce qu'ils ont fait, et puis ont fait comme les bouchers. Ils les ont découpées et ont fait des morceaux, un pour chaque fermier de la montagne, ils ont évalué chaque part, un prix modique mais raisonnable. Le propriétaire était bien content de la solution trouvée par ses amis : la vente lui avait rapporté un peu d'argent, et sa

perte était donc moins importante. Toutes les familles de la montagne aussi car elles étaient venues en aide à un voisin.

D'autres petits groupes ont continué de passer et puis, dans l'après-midi une trentaine de soldats sans armes, ni casques, à pied, ils se sont arrêtés à l'auberge de BIROU. Ils ont demandé à voir le patron, ils voulaient se rendre, pas aux FFI mais à la gendarmerie. André SENEGAS a contacté le maire de LACABAREDE, et c'est le lieutenant de gendarmerie de MAZAMET accompagné de quelques gendarmes avec un camion qui les a faits prisonniers. Ils les ont conduits à MAZAMET, et pour eux, la guerre était finie. Certains ont travaillé dans les usines de MAZAMET comme prisonniers de guerre.

Le 22 août, mon oncle Eloi CHABBERT de CALVET a eu lui aussi la visite de deux soldats (atteints d'une forte colique due aux fruits verts !!) qui avaient déserté la veille d'une colonne, qui s'étaient cachés la nuit et cherchaient à trouver quelqu'un pour prévenir les gendarmes. Mon oncle s'en est chargé, et ce sont les gendarmes d'OLONZAC qui les ont pris en charge. CALVET, bien que très proche de BIROU est dans le département de l'Hérault.

Pour nous, c'en était fini, il n'y avait plus de soldats allemands dans le secteur.

Tous les jours, en écoutant la radio, nous avions de bonnes nouvelles. Les alliés et la division LECLERC marchaient sur PARIS, et pour le débarquement dans le sud, succès sur succès.

Le vrai cauchemar avait pris fin, mais la guerre a duré encore jusqu'au 8 mai 1945. A ce moment-là il y a eu l'épuration pour les collaborateurs. Certains ont été jugés, mais d'autres ont été exécutés par les FFI. Certaines femmes ont été tondues. J'ai assisté sur la Placette de LABASTIDE le 8 mai, les FFI du maquis de LABASTIDE ont coupé les cheveux à trois femmes. Je ne me souviens que de la troisième, Mme BRENAC (femme de l'industriel) elle n'avait pas trahi le maquis, mais aurait eu quelques rapports particuliers avec un officier. Ceux qui se trouvaient là, et ils étaient très nombreux, ont applaudi fortement, et moi, je n'ai pas bien apprécié. Pour moi, la guerre était finie.

Le responsable du maquis du FOURNAS qui disait avoir échappé aux allemands à ALBINE et s'être caché tout le temps que les Allemands étaient là, a eu des contacts avec les FFI qui l'ont présenté à leurs chefs. Quand il a eu fini de raconter son histoire, les FFI lui ont demandé comment il avait fait pour être avec les Allemands lors de l'incendie de la boulangerie BONIFACE. Il ne croyait pas avoir été reconnu et n'a pas pu se défendre. C'était LE TA.... Il a été exécuté. Avait-il trahi son maquis du FOURNAS ? On ne l'a jamais su. Mais les Allemands qui surveillaient mes parents jour et nuit, et les paroles de l'officier à mon père, la fouille très sérieuse de notre maison prouvaient bien que quelqu'un m'avait dénoncé.

La guerre a continué en France jusqu'au 8 mai 1945. Les Allemands se sont battus jusqu'au bout de leurs forces. Il y a bien eu un attentat contre HITLER en Allemagne qui a été provoqué par des officiers supérieurs (généraux) mais il a échoué de très peu. La purge a été sévère. Les forces colossales américaines, l'aviation anglaise, les FFI qui leur ont été d'une aide

très importante et fourni des renseignements très précieux et la puissante armée russe sur le front Est sont venus à bout de l'armée allemande. Les Américains ROOSEVELT, les Anglais CHURCHILL et le Russe LENINE ont signé la paix à YALTA, assis à une grande table. La France n'a eu droit qu'à un strapontin, mais elle était quand même un peu là.

DE GAULLE a eu beaucoup de mal à se faire accepter par les Américains, mais il a réussi à faire libérer Paris par LECLERC et nous a évité une seconde occupation américaine. Une occupation qui aurait été certainement dorée, mais où la France aurait toujours dû composer. Il avait préparé un gouvernement pendant la clandestinité à LONDRES, qu'il a mis tout de suite en place, et qui nous a évité cette occupation. Les administrateurs et la police et tous les organismes ont pris tout de suite leurs fonctions.

Il a réuni tous les maquis qui étaient très puissants certains auraient bien voulu garder leurs régions, leurs territoires mais ils sont rentrés dans le rang, et la République a repris ses droits.

Paul CHABBERT
Août - Novembre 2004



Monument Col de Serrières



Monument LABASTIDE-ROUAIROUX



Monument Maquis de Latourette



Monument ALBINE